

donne à cœur joie ! C'est une transformation. La jeune fille est comme la fleur ; elle s'étiole par le manque d'air ; oui, le grand air, la vue des fleurettes qu'elle fauche, de cette belle verdure et les parfums qu'elle respire lui font un bien infini. Maurice a été vraiment bien inspiré en venant nous offrir ce matin cette agréable partie de campagne. J'éprouve un tel plaisir que je me sens tout rajeuni et que je fais le fou comme Maurice. Bon, les voilà qui jouent à cache-cache, maintenant. Oh ! les enfants, les enfants !...

Jacques Sarrue était loin de se douter de la véritable cause du changement qu'il voyait s'opérer chez la jeune fille ; il aurait été bien surpris et même scandalisé si on lui eût dit que toute cette joie éprouvée par Georgette répondait à l'ivresse du premier amour qui commençait à chanter dans son cœur.

A l'heure des eaux, les promeneurs se trouvaient devant la cascade de Saint Cloud.

Maurice portait le bouquet, une gerbe de fleurs. —Ayez en bien soin, lui disait Georgette, avec de l'eau fraîche, je le ferai revivre.

Ainsi que Maurice l'avait promis, on dina sous une verte tonnelle. A cette occasion, le poète crut devoir chanter une chanson de sa composition qui avait quelque point de ressemblance avec les poétiques couplets de *Musette*, d'Henry Münger.

—Monsieur Maurice, dit Georgette, c'est bien joli de savoir écrire de belles choses comme M. Sarrue ; vous devriez faire aussi des vers.

Heureux du compliment, le poète se mit à rire. —C'est cela, dit-il gaiement, puisque Georgette le désire, il faut que vous deveniez poète, mon cher Maurice.

—Pour être agréable à mademoiselle Georgette, j'essayerai, répondit-il.

A onze heures ils étaient de retour à Paris.

## II

Maurice Vermont prit la douce habitude d'aller rue Berthe tous les jours. C'était bien un peu pour voir Jacques Sarrue, mais surtout pour avoir l'occasion d'entrer chez Georgette, de lui serrer la main et de causer un instant avec elle tout en l'admirant.

Du reste, il ne trouvait pas toujours Sarrue chez lui. Le professeur avait ses quelques leçons à donner, et le poète ses chères habitudes de flânerie. Par exemple, il n'aurait pas manqué un jour, qu'il eût ou non de l'argent dans sa poche, de faire de longues stations sur les quais, devant les boîtes des bouquinistes, pour se donner le plaisir de remuer et d'ouvrir de vieux tomes poudreux.

Or, quand Sarrue n'était pas chez lui, Maurice restait plus longtemps près de Georgette. La jeune fille paraissait si contente et lui si heureux ! Que se disaient-ils ? Une infinité de choses, mais des riens, comme des enfants qui jasant. D'ailleurs, ils ne causaient pas constamment. Il y avait entre eux plus de silence que de paroles, et leur silence disait plus que leurs paroles.

Ils sentaient bien qu'ils étaient attirés l'un vers l'autre, qu'ils s'aimaient, mais ils n'osaient point se le dire.

Le véritable amour est réservé et toujours craintif.

Quand ils étaient ensemble, une heure passait vite et lorsque Maurice se levait pour s'en aller, Georgette, sans oser le dire, trouvait toujours que c'était trop tôt.

Sachant que la jeune fille adorait les fleurs, Maurice veillait à ce qu'elle eût constamment un frais bouquet dans le vase de porcelaine peinte qu'elle plaçait sur le marbre de sa cheminée. Inutile de dire avec quels soins et quelle tendresse Georgette soignait les fleurs offertes par Maurice, afin de prolonger leur existence.

Si peu que coûte dans la belle saison un petit bouquet de fleurs, les modestes cadeaux de Maurice venaient augmenter ses dépenses et diminuer son mince capital. Mais il ne se préoccupait nullement de cela. Du moment qu'il avait été agréable à Georgette, il ne s'inquiétait point des jours qui allaient suivre.

Pour un sourire de la jeune fille, il aurait sacrifié son avenir et il lui semblait que l'amour, dont son cœur était rempli, lui tenait lieu de tout.

Georgette n'avait pas oublié le plaisir que lui avait procuré cette promenade du côté de Meudon

et de Saint-Cloud. Elle en parlait souvent toute ravie encore.

Maurice lui dit un jour :

—Nous approchons des jours d'automne ; mais les arbres sont encore verts et il reste des fleurs au bord des sentiers ; il faut que nous profitions des derniers beaux jours de l'été pour faire une autre promenade aux environs de Paris.

—Je ne demande pas mieux, répondit-elle.

—Cette fois nous irons du côté de Montmorency et d'Ermont. Il y a là des vignes et de grands bois.

—C'est cela, dit Georgette : demain il faudra parler de ce projet à M. Sarrue.

Le lendemain, en effet, Maurice proposa à Jacques une nouvelle partie de plaisir à la campagne.

—Je ne peux pas, répondit le poète.

—Pourquoi ?

—J'ai promis d'assister à une réunion publique où je dois dire des vers. C'est une matinée musicale et littéraire donnée en faveur d'une caisse de secours et je suis sur le programme.

Ces paroles étaient dites en présence de Georgette.

Sarrue, qui la regardait, vit qu'elle était devenue triste subitement.

—Oh ! fit-il, je serais désolé que Georgette, à cause de moi, se refusât un plaisir. Mon cher Maurice, il faudra faire votre promenade ; seulement je ne serai pas avec vous, ce que je regrette beaucoup.

—Nous nous serions amusés comme l'autre jour, dit Georgette.

—Bah ! vous n'avez pas besoin de moi, pour rapporter une brassée de fleurs des champs.

—C'est égal, ce ne sera pas la même chose.

—Mademoiselle Georgette a raison, dit Maurice, à trois on est plus gai.

—Malheureusement, j'ai promis, fit le poète ; si seulement je ne devais pas dire des vers... Comme vous le voyez, le cas est de force majeure.

Intérieurement, Maurice était enchanté de sortir seul avec la jeune fille.

—A quelle heure partirez-vous ? demanda Sarrue.

—Comme le dimanche où nous sommes allés à Meudon, à dix heures.

—Parfait : je serai ici, je vous verrai partir. Où irez-vous ?

—Je pense qu'il sera agréable à mademoiselle Georgette de voir Montmorency, Enghien et son lac.

—Oui, ce sont de très beaux endroits. Je n'ai qu'une recommandation à vous faire : c'est de ne pas aller trop loin et de revenir le soir de bonne heure.

Jacques Sarrue, si savant, mais qui ignorait pourtant l'a, b, c des choses du cœur, n'eut pas même la pensée qu'il exposait Georgette à un péril. Il était dit qu'il devait ne rien pressentir, ne rien voir. Pauvre aveugle !

Le dimanche arriva. A dix heures précises, Maurice était rue Berthe pour prendre Georgette, qui, ayant lestement fait son petit ménage, l'attendait depuis une demi-heure.

Ils dirent à revoir à Jacques Sarrue, qui leur recommanda encore de revenir de bonne heure, et ils partirent.

Ils descendirent à la station d'Enghien, firent le tour du lac, déjeunèrent, et se dirigèrent ensuite vers les coteaux boisés d'Ermont.

A chaque instant, ils s'arrêtaient pour regarder une maison, un jardin qui attirait leur attention, ou pour admirer un coin du paysage ; puis ils se remettaient à marcher, échangeant leurs pensées, faisant chacun ses observations.

L'esprit et le cœur de la jeune fille étaient agités ; elle paraissait rêveuse. Bien des paroles venaient sur les lèvres de Maurice ; il les retenait ayant peur de les prononcer.

Ils s'étaient arrêtés. Maurice avait pris une main de la jeune fille qu'elle ne retirait pas.

—Georgette, reprit-il presque tristement, vous connaissez mon secret, vous savez que je vous aime, mais vous, mais vous ?...

—Monsieur Maurice, répondit-elle d'une voix faible, vous disiez tout à l'heure que c'était un grand bonheur d'aimer et de se savoir aimé : je le crois parce que je le sens en moi.

—Ainsi, vous m'aimez ! s'écria-t-il avec transport.

—Je vous aime, Maurice.

—Ah ! c'est le ciel ouvert, c'est plus que du bonheur !...

—Comme vous, Maurice, j'ai interrogé mon cœur, et il m'a répondu que vous l'occupiez tout entier.

Ils reprirent le chemin d'Enghien où Maurice avait l'intention de dîner avant de rentrer à Paris.

Jeunes tous deux et également pleins de confiance, ils firent toutes sortes de beaux projets pour l'avenir.

—Je vais songer sérieusement à me créer une position, disait Maurice, et tout de suite nous nous marierons.

Il ne doutait plus de rien, il ne voyait plus aucun obstacle en travers de son chemin.

—On ne doit pas craindre la misère quand on aime le travail, répondait Georgette ; nous travaillerons tous les deux.

Il l'interrogea sur sa famille, sur les années de son enfance. C'était une curiosité bien naturelle. Mais le visage de Georgette s'assombrit aussitôt et elle lui répondit :

—Maurice, je vous en prie, ne m'adressez pas de questions auxquelles je ne puis répondre ; croyez qu'il m'en coûte beaucoup de garder le silence vis-à-vis de vous ; mais il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas. Plus tard, quand je croirai pouvoir le faire et que vous aurez le droit de ne rien ignorer, je vous dirai tout. Pour le moment, Maurice, qu'il vous suffise de savoir que je n'ai plus ni père, ni mère, que je suis seule au monde.

—C'est comme moi, Georgette ; nous sommes deux orphelins. Eh bien, nous nous en aimerons davantage.

## III

L'amour heureux, le premier amour, surtout, à d'indicibles ivresses et fait naître des extases divines. Il n'y a plus d'ombre autour de soi, tout est lumière, tout respire. Le cœur est inondé d'allégresse. Tout sourit, tout gazouille et murmure agréablement, tout brille, tout chante. La vie est ensoleillée, on respire avec plus de bonheur, il semble que le ciel est plus radieux, la nature apparaît avec des beautés jusqu'alors inconnues. C'est un ravissement délicieux, complet.

Même dans la solitude, on n'est plus seul, car on sait qu'un autre cœur vous appartient, qu'une autre âme est unie à la vôtre que vous occupez la pensée de la personne aimée.

Elle, le front penché, rêveuse, se dit : —En ce moment, il est ici où là, il fait telle ou telle chose, mais il pense à moi.

Par la pensée, elle le cherche, le suit, l'accompagne et le ramène près d'elle.

Lui, de son côté, se dit aussi :

—Il ne faut pas rester trop longtemps sans la voir ; elle serait inquiète ; je suis sûr qu'elle m'attend et que l'oreille tendue elle écoute si je n'arrive pas.

Georgette n'avait plus de ces heures de mélancolie, de ces tristesses qui, dans les premiers temps, rendaient Sarrue soucieux et l'inquiétaient beaucoup.

Evidemment la jeune fille n'avait rien oublié, mais, avec l'amour et ses joies, de nouvelles espérances étaient entrées dans son cœur.

Elle était redevenue vive, gaie, enjouée ; son regard toujours plein d'ineffables douceurs, avait maintenant d'admirables rayonnements ; ses joues avaient retrouvé leurs fraîches couleurs et ses lèvres roses leur charmant sourire.

Pour Jacques Sarrue, cet heureux changement était un prodige ; il le constata avec joie, mais il ne chercha point à en découvrir la cause.

—Chère Georgette, se disait-il, elle commence à ressentir les effets de mon amitié dévouée, de la tendre affection que j'ai pour elle. Ah ! elle ne sait pas tout ce qu'il y a pour elle dans mon cœur, elle ne sait pas comme je l'aime... Mais le sais-je moi-même ? Il est certain que ces promenades aux environs de Paris lui ont fait beaucoup de bien ; elle adore la campagne, les arbres, la verdure, les grands espaces ; cela se comprend, elle est née dans un village. La vue des champs, des bois et des grands paysages exerce sur elle une heureuse influence ; cela a changé ses idées. Malheureusement, il n'y a plus de feuilles aux branches, les jours des promenades sont passés ; mais tout de suite après l'hiver, dès que mars fera fleurir les